

FÉLICIEN MARCEAU

de l'Académie française

CAPRI
PETITE ÎLE

roman

nrf

GALLIMARD

CAPRI PETITE ÎLE

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Romans

- L'HOMME DU ROI (Repris en « Folio », n° 259).
BERGÈRE LÉGÈRE (Repris en « Folio », n° 443).
CHAIR ET CUIR (Repris en « Folio », n° 547).
CHASSENEUIL (Repris à La Table Ronde).
LES ÉLANS DU CŒUR (Repris en « Folio », n° 340). Prix Interallié.
CREEZY (Repris en « Folio », n° 248). Prix Goncourt.
LE CORPS DE MON ENNEMI (Repris en « Folio », n° 1028).
APPELEZ-MOI MADEMOISELLE (Repris en « Folio », n° 1762).
LES PASSIONS PARTAGÉES (Repris en « Folio », n° 2064).
UN OISEAU DANS LE CIEL (Repris en « Folio », n° 2274).
LA TERRASSE DE LUCREZIA (Repris en « Folio », n° 2723).
Prix Jean Giono et Antibes - Audiberti.
LA GRANDE FILLE.

Nouvelles

- LES BELLES NATURES (Repris en « Folio », n° 2627).
LES INGÉNUS (Repris en « Folio », n° 2893).

Mémoires

- LES ANNÉES COURTES (Repris en « Folio », n° 469).

Théâtre

- L'ŒUF (Repris en « Folio », n° 1238).
LA BONNE SOUPE.
LES CAILLOUX.

Suite de la bibliographie en fin de volume.

FÉLICIEN MARCEAU

de l'Académie française

CAPRI
PETITE ÎLE

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1951.*

Extrait de la publication

— ... par un âne. Et la morsure des ânes, comme vous savez, est mortelle pour les cocaïnomanes. Ça ne pardonne pas.

— Non ?

De dessous un panama hargneusement rabattu sur un nez, l'incrédulité se manifestait. Gravement, le visage allongé, les sourcils levés, Stanneke Vos leva deux doigts dans l'attitude de qui prête serment.

— Vérité !

Il déplia à moitié ses longues jambes pour déposer sa tasse de café sur la petite table de fer. Verte, la table. Vertes aussi les tasses, mais d'un vert plus onctueux, virant au bleu, le vert de la mer aux endroits peu profonds.

— Vérité, reprit-il. Il vivait alors à Florence.

— A propos de Florence..., hasarda le jeune Andrassy.

Mais, voyant que personne ne l'écoutait, il se tut. Ça lui arrivait souvent, ces choses-là, de par-

ler sans que personne eût l'air d'entendre. Et ça n'arrivait qu'à lui. Les autres disaient des platitudes; on les écoutait. Lui... Peut-être parlait-il trop bas. Ou peut-être faut-il, pour forcer l'attention d'autrui, un minimum de conviction dans ce qu'on dit. Ce minimum de conviction, Andrassy ne l'avait pas souvent. Il parlait par politesse. Ça devait se sentir.

— Il a dû passer six mois dans une clinique. Puis il est mort.

Sans se lever, d'un mouvement des jambes et des reins, le comte Satriano recula son transatlantique dans l'ombre de l'eucalyptus.

— Le soleil vous dérange-t-il ? La journée n'est pas si belle cependant.

La remarque partait du panama. Au-dessous du panama, il y avait un vieil homme à lunettes noires, à nez fort, à veston de gabardine bleue.

— Quoi ? dit Satriano.

Puis, avec un sourire las mais bienveillant :

— J'aime beaucoup le soleil. Mais à l'ombre.

— Comme tous les Méridionaux, dit Mme San Giovanni d'un air définitif.

Andrassy s'était levé, s'approchait du mur bas qui bordait la terrasse. Comme un pont de navire au-dessus d'un quai, comme le médecin penché sur un malade, fichée comme un coin dans le paysage, la terrasse surplombait tout ce pan de Capri, cette conque, ce versant qu'on appelle la Petite Marine, un vaste demi-cercle qui descend en gradins roides vers la mer et que ferment,

d'un côté, un morceau de montagne et, de l'autre, trois rochers qui baignent dans l'eau.

— N'est-ce pas ? dit la comtesse Satriano qui était debout, elle aussi.

Elle avait parlé avec âme. Mme Satriano parlait toujours avec âme. Le jeune Andrassy eut pour elle un regard déférent mais vague.

— Ah ! vous êtes comme moi, reprit-elle. Vous ne pouvez pas rester dix minutes sans regarder nos chers Faraglioni.

Les Faraglioni, ce sont les trois rochers précisément, trois gros rochers qui baignent dans la mer, importants, péremptoires, bien assis dans le paysage, comme trois immeubles, comme trois chapeaux sur une commode, le haut de forme, le bonnet d'un Auguste de cirque, le bicorne de Napoléon — tout cela à peu près, il va sans dire, des chapeaux approximatifs, un peu maltraités, pétris par une main nerveuse au soir d'un dépit amoureux, d'une jonglerie manquée, d'une bataille indécise.

— N'est-ce pas ?

A vrai dire, Andrassy s'était levé sans raison précise. Il crut devoir s'en excuser.

— Non, dit-il faiblement. Non, je voulais simplement jeter ma cigarette.

Un nuage de déception assombrit le grand visage de la comtesse, mais il disparut aussitôt pour faire place à une expression soucieuse. D'un pas vif, malgré sa corpulence, elle alla vers la petite table, y prit un gros cendrier de verre rose.

— Oh ! non, dit-elle, plaintivement, ne jetez pas vos cigarettes dans mon petit jardin. Je souffre, je l'avoue, lorsque je vois un de ces mégots... Oh ! que vais-je dire là, ce vilain mot devant cette vision de rêve. Certains mots, non ? vous ne trouvez pas ?...

Elle prenait une expression câline de petite fille qui demande à son parrain de la conduire dans une pâtisserie.

— ... suffisent à souiller un paysage.

Elle reprit son air extasié et, de ses gros yeux un peu proéminents, elle embrassa encore avec gourmandise la Petite Marine, son bois d'oliviers, ses maisons blanches aux toits bombés, ses vignes tranquilles et aussi, hélas ! la villa en construction dont les terrassements, là-bas, souillaient le paysage plus sûrement que le mot mégot.

— Je déteste ce mot-là, dit-elle encore en frissonnant.

Mais elle tenait toujours son cendrier. Andrassy dut sacrifier sa cigarette.

— Ah ! c'est beau ! dit-il en essayant de donner à sa voix un ton chaud, convaincu.

La comtesse sourit orgueilleusement.

— Ces rochers, ces euphorbes...

Ses mots avaient l'air bête. Ils couraient là, devant lui, sans direction, comme des cafards sur le carreau rose pâle de la cuisine. Ça aussi, aux autres, ça n'avait pas l'air de leur arriver. Ils lancent leurs mots devant eux et les regardent courir avec plaisir, sans dégoût.

— ... sa femme, elle reluquait son fric, poursuivait Vos avec son curieux accent. Alors le beau-frère, il fait un nez et il dit : ma vieille...

— ... comme de gros lampions de fête, dit Andrassy.

Dieu sait s'il se moquait des euphorbes, des oliviers et des Faraglioni, ces trois stupides cailloux qu'on ne remarquerait même pas ailleurs et qui, parce qu'ils trempent dans la mer... Eh ! il faut bien qu'ils trempent dans quelque chose, non ? Et les gens qui viennent du bout du monde pour voir ça, pour s'extasier. Et les voyages de noces pour se faire photographier devant. Le coin recommandé pour la photographie, c'était près de là précisément, au tournant de la route. La neuve épousée se pose le derrière sur le mur bas, le profil dégagé, la jambe molle et, dans le dos, les trois cailloux, preuve irréfutable que c'est bien à Capri qu'on l'a passée, sa lune de miel, et pas ailleurs. A Capri ! Et les gens lèvent les yeux au ciel. Il en ricanait, Andrassy. Ce n'était pas lui qui...

— Ah ! vous comprenez Capri, vous, dit la comtesse.

Elle le disait comme elle eût dit à son chef d'orchestre : « Ah ! vous le tenez, vous, Beethoven ! » Toujours avec âme, ses lourdes paupières baissées.

— ... de s'installer ici, poursuivait Vos. Tu connais sa maison ?

— De l'extérieur, dit Forstetner. Comment l'a-t-il arrangée ?

— Tout ce qu'il y a de bath, dit Vos.

Hollandais, natif de Franeker, mais ayant vécu en différents points du monde, Vos maniait cinq ou six langues. Mais il les maniait rudement.

— Combien l'a-t-il payée ?

Vos leva ses deux longues mains. Il ignorait. L'argent, du reste, ne l'intéressait pas.

— Quinze millions, dit Satriano.

Il y avait dans sa voix un vague relent de sarcasme.

— Quatorze et demi, dit Mme San Giovanni péremptoire. Je le sais. Et il s'est fait rouler. Cette maison-là vaut onze millions, pas un sou de plus.

— Mais les roses, Yvonne, dit Stanneke Vos. Pige-moi sa pergola lorsque tu retourneras. Il a des roses comme des nichons, ma vieille.

— Il n'y a pas pour trois millions de roses.

Le tutoiement de Stanneke Vos pourrait donner à penser. Il ne faut pas. Vos est peintre. A son sens, ça lui donne le droit de tutoyer tout le monde. Les jeunes parce que, avec ses quarante ans, il est en posture de se montrer familier. Les vieux parce que, à son avis, ça les rajeunit et les flatte. Sans compter que c'est aussi plus facile.

— Première personne, deuxième personne, pluriel, singulier, foutre ! pour qui les gens se prennent-ils ? Six personnes ! Dieu lui-même n'a pas osé aller au delà de trois.

Le tout en sabir. A Capri, se pratique beaucoup une sorte de pidgin franco-italien que l'auteur, pour plus de simplicité, préfère traduire.

Andrassy avait toujours le ventre contre le mur

bas. Il regardait devant lui. Mme Satriano aussi. Un peu en contre-bas, trois femmes étaient assises sur une autre terrasse que bordaient des sapins courts. En pantalons, les trois femmes. Mme Satriano elle-même, largement sexagénaire cependant, portait un pantalon de velours bleu de roi et un pull-over vert.

— L'île de beauté, dit-elle encore.

Avec un accent italien mais léger. Une nuance. Le « eau » de beauté un peu court.

— Un nageur ! reprit-elle d'une voix plus aiguë. Avec ce temps ! Pauvre garçon, je tremble pour lui.

Malgré la distance, on apercevait le petit corps fragile à la surface de l'eau verte, suivi d'un court bouillonnement blanc. Et d'en haut, on voyait aussi ce que sans doute ne voyait pas le nageur, cette épaisseur d'eau sous lui, ces profondeurs, ces abîmes, ces périls qu'il survolait d'une brasse insouciant.

— Vous aimez nager ?

Peut-être n'avait-elle pas assez souligné l'accent interrogatif de sa phrase. Le ventre contre le mur, les yeux au loin, Andrassy ne répondit pas. Il regardait la route qui descend en lacets vers la mer et les cabines vertes et jaunes de la plage. Une voiture à cheval grimpait lentement. Parfois elle accélérât et on entendait le tap tap tap du cheval.

Andrassy leva les yeux vers Mme Satriano. Elle regardait toujours le paysage, mais l'expression

gourmande et ravie avait disparu. Il ne restait qu'un grand vieux visage osseux, calme, mais de ce calme d'après les chagrins, d'après les larmes.

— Andrassy, dit le vieux à panama, vous n'avez pas oublié mon télégramme ?

— Il est parti, monsieur, dit Andrassy.

Il s'était retourné. Dans leurs transatlantiques à rayures orange, les corps avaient l'air de voguer, de sombrer lentement, de se fondre dans un calme oublié, Forstetner sous son panama, le long Vos détiré comme un ruban, Mme San Giovanni qui laissait pendre sa courte main à émeraude.

— Pourquoi vivre ? dit-elle.

Un domestique en veste blanche, un plateau à la main, incongru au milieu des renoncules, longeait la petite allée, passait sous l'équium qui cambrait ses longs cônes bleus. Le menton en tiroir, il se pencha vers Forstetner qui prit la lettre et dit : « Vous permettez... » Sans peut-être s'en rendre compte, les autres le regardaient. Les événements sont rares, dans les îles, et les curiosités plus aiguisées qu'ailleurs.

— Andrassy, dit enfin Forstetner, voulez-vous aller dire que c'est d'accord.

Andrassy prit la petite allée. Au bout, après le coude, devant le rond des zinnias, une jeune fille attendait. Posée devant les fleurs, du soleil autour d'elle. Elle regardait Andrassy qui venait vers elle. Ailleurs, trop souvent, les jeunes filles sont ou provocantes ou timides. En Italie, ce n'est pas pareil. Hier encore, revenant d'une promenade,

trois brins de lavande à la main, Andrassy avait été interpellé par deux jeunes filles.

— Oh ! vous nous en donnez ?

Andrassy avait cru à une avance. Affamé comme il l'était, il avait aussitôt tenté sa chance. En pure perte. Leur brin de lavande conquis, les deux jeunes filles s'étaient éloignées sans plus lui prêter l'ombre d'une attention.

— C'est d'accord, dit-il.

Il ne savait même pas de quoi il s'agissait. C'était d'accord. Mais pour quoi ? Qu'elle était jolie, ses yeux si brillants, ses pommettes hautes et rondes !

— C'est d'accord, reprit-il en essayant de donner à sa phrase quelque chose de plus personnel.

— J'ai compris, dit-elle.

Et elle sourit. Il la regardait d'un air si grave, si tendu.

— C'est vous, M. Forstetner ?

— Non, je suis son secrétaire.

Elle sourit encore, d'un sourire gai. Elle avait un lainage rouge. Et des cheveux très sombres mais légers, comme une mousse. Andrassy la regardait.

— Au revoir, dit-elle.

Il avança la main exactement une seconde trop tard. Elle s'était retournée. Elle s'éloignait. Il y avait encore deux cyprès. Leur ombre successivement passa sur son lainage rouge, sur ses jambes nues.

Andrassy revint vers la terrasse. Assise sur la tranche de son transatlantique, Mme San Giovanni avait l'air de la femme qui devrait bien partir mais qui ne s'y résout pas. Elle regardait Forstetner et Satriano la regardait et toutes leurs pensées se lisaient sur leur visage. Il est d'accord ? se demandait Yvonne. Mais sur quoi ? Qu'est-ce qui se trame là ? Quelque chose que j'ignorerais ? C'est un peu fort. Achat ou vente ? La marquise San Giovanni est de force, voyant une maison à vendre ou à louer, est de force, dis-je, à y entrer, à se proposer pour chercher un locataire, non appât du gain, ces San Giovanni sont assez riches, mais curiosité pure, désir de s'en mêler, goût des chiffres. « Elle est génoise, pas oublier », dit Satriano. On connaît l'anecdote : un Génois se jette par la fenêtre. Un Romain se précipite pour en faire autant. On le retient. Non, non ! dit-il, laissez-moi ! Si ce Génois se jette par la fenêtre, c'est qu'il y a quelque chose à gagner. Et Satriano regarde Yvonne. Il se régale déjà de la réflexion qu'elle va sortir, qu'elle ne pourra pas retenir.

— Ah ! je vous ai vu, je vous ai vu ! dit Mme Satriano à Andrassy.

Elle agita son doigt et une expression friponne, un moment, passa sur son visage d'évêque. Un moment seulement, comme l'ombre d'une main.

— Et je vous comprends ! Vous aimez vous attarder au milieu des fleurs. Oui, oui !

Se moquait-elle de lui ? Mais la comtesse Sa-

triano est la bonté même. Elle ne se moque jamais de personne.

— Je comprends, je comprends !

Elle hochait le menton comme un cardinal bienveillant qui veut bien pardonner à un jeune lévite d'avoir un moment, parce qu'un oiseau chantait, levé la tête.

Yvonne San Giovanni s'en allait, longea l'allée de renoncules. Satriano la reconduisait. Il lui disait des riens d'une voix sans un pli. Elle répondait. Il penchait sur elle son visage rond et blanc où se peignait un intérêt narquois. Elle parlait si haut qu'on l'entendait encore de la terrasse.

— Douze mille ! Ils t'ont vu venir, mon bonhomme.

— Le fric, toujours le fric, commenta Vos.

— Pauvre Yvonne ! dit Mme Satriano. Elle est si généreuse.

— C'est vrai, dit Vos. Généreuse, mais pas un sou de plus.

— Elle se met en quatre pour les autres.

— Juste, dit Vos. Mais elle ramasse les morceaux.

Le panama de Forstetner émit un grincement de signification indécise. Il aimait la plaisanterie, mais non qu'un peintre se permît d'en faire sur le dos d'une marquise.

— Ce qui m'a choquée, je l'avoue, reprit Mme Satriano, c'est de la voir arriver en tailleur pour un petit déjeuner entre nous.

— A crever, dit Vos qui, lui, était habillé en pêcheur, pantalon de toile et pull-over à col roulé.

— Voyons, à Capri, on s'habille comme on veut. Alors ce tailleur, c'était déplacé. Un peu déplacé, reprit Mme Satriano, visiblement confuse d'avoir mis tant d'âcreté dans sa critique.

Le soleil venait de disparaître derrière le pan de montagne au-dessus de la maison. Mais l'ombre ne couvrait encore qu'une partie du paysage. Ça faisait comme deux mondes différents. L'ombre. Et puis tout ce qui était encore au soleil, comme un paradis perdu, brillant, lumineux, infiniment désirable, avec les ruines du vieux Castiglione que le soleil rosissait, le bâtiment du sémaphore peint à larges carreaux noirs et blancs, les trois Faraglioni clairs sur l'eau bleue. En bas, le récif des Sirènes avançait dans la mer comme une grosse patte. Une barque s'en détachait, à petits coups de rames.

En passant, les cochers la désignent à leurs passagers.

— La villa du comte Satriano.

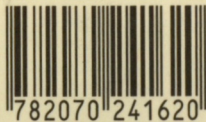
Les touristes lèvent le nez. De la route, on voit un mur gris d'où sortent des ombelles mauves. Au-dessus, des caisses de géraniums et deux jarres rouges où poussent deux cactus énormes, toutes leurs palettes hérissées, comme des mains, comme le cauchemar d'un enfant qui rêve qu'on le ta-

FÉLICIEN MARCEAU

Capri petite île

Capri est une petite île, sans doute, mais il y a quelque chose qui est plus petit encore : une société d'une dizaine de personnes, une sorte de « fleur des pois » européenne qui est amoureuse de ce paysage magnifique et s'est fixée là à jamais : le comte et la comtesse Satriano, Forstetner, riche Suisse, Vos, le peintre hollandais qui manie toutes les langues « mais les manie rudement », Marjorie Watson, l'Américaine, etc. Andrassy, un jeune Hongrois sorti d'un camp de personnes déplacées de Naples, est engagé comme secrétaire particulier par Forstetner, vieux tyran inquiétant et bizarre, plus snob qu'un personnage de Proust.

Autant que le roman de ces êtres délicieux, *Capri petite île* est la traduction en prose d'un pays. Le personnage central du livre est bien Capri, en effet, qui agit sur chacun d'une façon subtile et dissolvante, qui fait d'une lady une voleuse et d'un jeune homme ardent un ilote. Mais tous ces destins n'étaient-ils pas inscrits d'avance ? Ou plutôt ces destins ne convergeaient-ils pas vers Capri qui est leur accomplissement ?



9 782070 241620



51-VI A 24162 ISBN 2-07-024162-9

Extrait de la publication